

# Programme de travail pour une section d'ethnologie

par M. P. MINNAERT.

---

Je pense que tous ceux d'entre vous qui ont été appelés à consulter des travaux ethnographiques pour des études de sociologie ou d'ethnologie comparée, auront fait la remarque que la plupart des études sur les coutumes des peuples étrangers, publiées en Belgique, sont insuffisantes. Nous sommes de beaucoup en retard sur ce qui se fait, en ce domaine, en Angleterre, en Allemagne et aux Etats-Unis. C'est ce qui nous a amenés, M. Lavachery et moi à tenter un effort pour remédier à cette constatation assez pénible. La société d'anthropologie et son bien sympathique secrétaire, ont bien voulu écouter notre appel et ont approuvé l'idée de former une section d'ethnographie et d'ethnologie.

J'exprime donc avant tout le vœu que plusieurs membres de notre société se joignent au petit groupe de travailleurs que nous avons pu former, de façon à faire une œuvre féconde en faisant participer la science belge à l'expansion qu'elle a prise ailleurs.

Notre objet sera donc de faire l'étude et la critique des ouvrages généraux publiés sur la matière et *éventuellement* la publication d'ouvrages originaux.

En outre nous nous mettrons en rapport avec un certain nombre de Belges résidant à l'étranger afin de les engager à faire des observations ethnographiques ou ethnologiques sur place. Nous nous efforcerons d'en arriver à ce que ces études soient aussi complètes que possible et répondent à un esprit rigoureusement scientifique.

Mais il nous a semblé que pour faire œuvre efficace le premier point à atteindre c'est de nous mettre d'accord sur un programme scientifique, sur une méthode générale ou plutôt une conception d'ensemble.

La plupart des savants qui ont essayé de coordonner la masse énorme des données ethnographiques se sont placés sur des terrains assez différents. Les uns les ont coordonnées au point de vue de l'histoire, d'autres au point de vue de l'équilibre social, d'autres au point de vue de la psychologie individuelle ou collective, etc..

Je ne crois pas être bien audacieux, Messieurs, en exprimant cette idée, que toutes ces méthodes ont une valeur scientifique indéniable, que

c'est à tort que l'on a voulu quelquefois les opposer les unes aux autres et j'en suis arrivé à cette conclusion que pour découvrir leur rôle utile il suffit de les sérier, c'est-à-dire de rechercher le moment où chacune d'entre elles trouve son application. Je pense en arriver ainsi à un point de vue aussi peu exclusif que possible. Certes, dans le travail que vous voudrez bien m'autoriser à soumettre à votre jugement, il y a des lieux communs, des redites, des choses que nul n'ignore, mais cependant, si je ne me trompe, je pense que l'idée générale, la ligne directrice, est de nature à faciliter le travail et à donner des résultats pratiques.

J'insiste sur ce point : il ne s'agit pas ici de promulguer un code qui imposerait telle ou telle voie et qui en exclurait d'autres, notre but au contraire est de les admettre presque toutes et de tirer parti de l'expérience scientifique de tous ceux qui voudront bien travailler avec nous.

La méthode la plus ancienne que la science a employée pour coordonner les faits de la vie des hommes est l'Histoire. Mais la conception de l'Histoire a subi toute une évolution, non seulement dans sa compréhension d'ensemble, mais encore dans sa méthode. Il ne sera peut-être pas inutile d'en dire quelques mots.

Disons, dès l'abord, que si nous parlons de l'histoire d'une pensée ou d'un phénomène social, nous ne nous contentons pas d'aligner un nombre aussi grand que possible de ses états antécédents. Nous voulons savoir les raisons qui les ont fait évoluer et aussi nous désirons savoir, dans la mesure du possible, leur genèse.

Certes, nous ferons de l'histoire proprement dite et ce sera même le point de départ, le squelette de notre travail. Nous épingleons *en une ligne* si possible, en une *branche ramifiée*, s'il le faut, les données purement historiques que nous pourrions découvrir et nous en noterons la valeur de certitude, c'est-à-dire que nous en ferons la critique ou, plutôt, nous accepterons dans la plupart des cas, la critique qui en a été faite par des spécialistes.

Mais jamais cette ligne ou cette ramification ne sera continue. Entre deux états successifs, il y a toujours une lacune plus ou moins grande, que nous compléterons logiquement. Cependant pour être rigoureux vis-à-vis de nous-même, nous n'accorderons à cet apport personnel qu'une valeur d'hypothèse, plus ou moins fondée suivant l'enjambée que nous aurons faite. Mais ceci est inévitable. Tout ce que nous pouvons faire c'est de jalonner la route par le plus grand nombre de données, aussi certaines que possible. C'est que les documents historiques que nous possédons sont forcément incomplets, tant par leur nombre que par la nature, et que souvent ils ne nous disent que par voie d'induction ou d'inférence, ce que nous désirons savoir.

Plus on s'éloigne dans l'histoire, plus ces lacunes sont graves et

nombreuses, plus aussi les documents sont d'une interprétation difficile et hasardée. Les documents écrits disparaissent et nous n'avons plus que des pièces d'archéologie qui n'expriment que quelques fragments de l'activité humaine.

C'est alors surtout que la méthode comparée nous viendra en aide. Si l'histoire de la vie mentale d'un peuple nous offre des lacunes profondes, celle des peuples raciquement apparentés peut nous donner des moyens de combler les vides, surtout si l'évolution a suivi des voies semblables.

Mais ceci ne suffira pas à établir la continuité, vu les lacunes de notre documentation. Nous aurons alors recours à des peuples dont la parenté ethnique est plus lointaine et même à ceux pour lesquels aucune communauté d'origine ne peut être précisée. Certes, un simple parallélisme ethnographique, qui trouve son explication dans un milieu extrêmement éloigné, peut *suggérer*, par généralisation, une explication du fait qui nous intéresse, mais il faut voir, si l'on veut arriver à plus de certitude, si cette explication est bien valable.

Pour en arriver à cela, l'ethnologie, en ces dernières années, a fait de sérieux efforts et l'on peut dire que la méthode comparée s'est montrée extrêmement judicieuse dans ses hypothèses, tout en affinant sa critique.

La méthode comparée, pratiquée anciennement, c'est-à-dire faite un peu au hasard des données historiques et ethnographiques, a néanmoins eu ce grand résultat, trop souvent oublié, de former des conceptions générales, des généralisations peut-être hâtives, mais dont la naissance même créa des hypothèses de travail. Elles firent s'amplifier les recherches ethnographiques, elles firent observer maints et maints phénomènes qu'on négligeait jusqu'alors, et on les étudia avec plus de précision et d'acuité. *L'essentiel pour le développement scientifique est l'apparition d'une idée, d'une hypothèse.* Si elle se confirme par la suite, c'est un acquis précieux, si elle est infirmée elle donne naissance à une idée nouvelle qui, à son tour, sera soumise à la critique par les faits. Elle aura, au pis aller, suscité des recherches ou des observations et, ainsi, jamais elle ne sera stérile. C'est en vertu d'une idée générale que l'on observe et c'est elle qui sert de canevas, de cohésion au monde innombrable des données qui, sans elle, resteraient comme une poussière éparse sans intérêt.

Voyons maintenant comment la méthode comparée a affiné sa méthode, comment, malgré les critiques qu'elle a suscitées, et peut-être en suite de ces critiques, elle a accentué sa rigueur scientifique.

On a remarqué, ou plutôt on a repris cette idée déjà ancienne, qu'un état social organisé est un équilibre, puisqu'il persiste et dure. *Équilibre extérieur*, contre les forces antagonistes, physiques ou sociales qui peuvent le détruire, *équilibre intérieur*, qui veut dire que les éléments de sa vie propre se coordonnent, forment un lien qui empêche l'émiettement ou

même la destruction totale. Or, le nombre de ces états d'équilibre est limité. Limité d'abord par ce fait que l'évolution technique se caractérise par certains événements fondamentaux : l'invention de la hache, de l'arc, du fer, de l'agriculture, de la poterie, de la domestication de certains animaux, de l'usage de la vapeur, de l'électricité, etc. ; par certaines formes familiales ou politiques, par certaines conceptions morales, juridiques ou religieuses. Nous avons appris que ces manifestations d'ordre différent n'étaient pas sans avoir quelques relations entre elles, que telle expression religieuse se superpose de préférence à telle activité technique, ou à telle forme politique, que tel phénomène moral est conditionné par tel principe juridique et ainsi de suite. Sans devoir forcément conclure au matérialisme historique, nous en arrivons cependant à créer des types de civilisation ou à ce que Graebner a appelé des stades culturels, sortes d'ensembles de civilisations qui se succèdent et qui impliquent entre elles des similitudes, malgré les différences de race et malgré l'éloignement dans l'espace et dans le temps.

Cette idée nous permet d'analyser davantage les conditions de transmission, à un autre milieu, d'un phénomène social. La condition essentielle de toute transmission d'un phénomène social est que celui-ci soit approprié à la société réceptrice comme il l'était à la société qui l'a transmis. Il faut donc qu'il y ait une similitude entre les deux groupes, et, le fait de se trouver au même stade culturel est certainement très favorable. Si le stade est différent, il est probable que le phénomène, s'il se transmet, subira une transformation profonde. C'est pourquoi un phénomène, recueilli dans un milieu d'un stade culturel défini, pourra être supposé, avec plus de chance d'exactitude, à un autre milieu de même culture. C'est un élément d'appréciation qui doit être pris en considération lorsqu'on établit des parallèles ethnographiques.

Il est admissible que des formations *spontanées*, de nature semblable, existent dans des régions très éloignées les unes des autres. Cependant, c'est là une explication qui ne doit être invoquée que lorsqu'on aura épuisé toutes les possibilités de transmission ou d'hérédité. Encore ce phénomène comme tout autre d'ailleurs mérite d'être soumis à la critique et il convient surtout d'examiner si le phénomène est bien en accord avec l'ensemble de la civilisation qui est supposée l'avoir produit. Jusqu'ici la génération spontanée des idées ou des coutumes fut souvent une expression aisée pour esquiver l'analyse ou les recherches, ou encore pour éviter l'aveu de notre ignorance.

La méthode comparée nous permet d'arriver à certaines régularités ou lois, soit dans le développement des civilisations, soit dans les configurations générales des civilisations elles-mêmes. Elles nous permettront aussi de juger des influences qu'exercent généralement les facteurs étrangers ou les conditions locales.

Ces considérations multiples seront pour nous un moyen de serrer de plus près la question des origines, c'est-à-dire des états sociaux primitifs de l'humanité. La théorie de l'évolution nous guide *vers* un point de départ, mais il est impossible de dire, avec quelque certitude, où il faut le fixer. Ce que nous savons, c'est que dans tous les pays du monde, l'homme primitif a laissé des souvenirs ou des traces très semblables : mêmes outils et armes de pierre, qui ont évolué en un sens assez semblable, même mode de vie matérielle. Or, l'ethnographie nous montre maintes peuplades qui, matériellement, n'ont que peu ou point évolué depuis lors et, des comparaisons prudentes nous permettront d'émettre quelques hypothèses plausibles au sujet de la vie sociale et intellectuelle de ces éléments primordiaux. Il reste surtout à contrôler si ces hypothèses peuvent servir de point de départ à ce que ces peuples ont créé par la suite et, surtout, si on en retrouve des survivances aux époques plus récentes.

Ceci nous amène à étudier l'évolution mentale de l'humanité et il me semble presque inutile de dire que l'étude de la psychologie de laboratoire, comme celle de la psychologie concrète ou collective, seront d'un grand secours en cette matière.

Si l'on étudie la psychologie collective d'un milieu contemporain on remarque aisément que la vie *mentale* de ce milieu est assez complexe. La science nous enseigne une logique rigoureuse, basée sur des transpositions précises et des déductions et généralisations appuyées sur un raisonnement serré et des expériences soigneusement contrôlées.

Mais permettez-moi de vous demander de faire sommairement un examen de conscience ou du moins un rapide retour sur vous-même, et alors vous admettrez facilement que même pour nous, qui sommes habitués aux méthodes scientifiques, que ce procédé de logique n'occupe qu'une bien petite place dans notre vie mentale et que ce champ est plus étroit encore lorsque nous étudions la vie de gens moins cultivés. Cueillez quelques faits de superstition ou de médecine populaire, et le bien fondé de mon assertion vous sautera aux yeux.

Vous verrez qu'à côté de cette logique à tendance scientifique, il y a une logique animiste, qui donne aux choses qui nous entourent une personnalité, une âme si vous préférez, semblable à la nôtre, douée de volonté et de sentiments.

Vous verrez en outre qu'un troisième mode logique règne à côté des deux autres : celui de l'analogie qui transpose d'un fait à un autre, d'un concept à un autre, d'un être à un autre, tel ou tel attribut, par cette seule raison qu'il existe entre eux un caractère quelconque qui leur est commun, une simple analogie en un mot.

Eh bien l'histoire et l'ethnologie nous montrent que, si ces trois logiques ont toujours existé conjointement, leur importance relative a été variable. Aux époques les plus anciennes, la logique analogique, ou pré-

animiste, avait un rôle prépondérant et elle trouva son apogée en Chaldée, où un véritable ensemble scientifique, très insuffisant naturellement, se basa sur elle.

Puis vint le règne de l'animisme, qui eut ses plus belles manifestations dans les civilisations polythéistes, telles que la Grèce antique, Rome, les Indes, le Mexique et le Pérou.

Enfin, de notre temps, la science a pris un développement tel, que même si nous n'osons dire qu'elle règne en maîtresse, son rôle cependant s'est amplifié considérablement.

Je crois que ce fut le mérite des néo-folkloristes qui se sont groupés autour du Folklore Brabançon d'avoir développé ce point de vue et, surtout, d'avoir tenté d'y appliquer une analyse psychologique, plus précise et plus solide. Certes l'idée n'était pas complètement originale et il est juste d'ajouter que quelques auteurs contemporains avaient essayé cette voie, avec quelque succès. Mais cependant l'effort que firent les néo-folkloristes vers l'analyse psychologique de ces divers états fut un pas en avant, surtout si l'on tient compte de l'étendue du champ de recherches qu'il nous dévoile. Ce que cette tendance se propose est, non seulement d'étudier l'évolution apparente des phénomènes, leurs manifestations extérieures, mais aussi de rechercher leur évolution psychologique. Prenons un exemple pour préciser les idées : le comique est une manifestation caractéristique d'un milieu social, il est extrêmement variable et ce qui amuse follement un Bruxellois reste incompris d'un Parisien. Il importe donc, après avoir admis une théorie du comique, de voir quels sont les éléments variables qui créent sa diversité, qui font le succès ou l'insuccès de certaines de ses manifestations. Et il en sera de même pour le tragique, la morale, le droit, le folklore, la religion et la science. Non seulement nous décomposerons ces grands faits en leurs thèmes, mais nous rechercherons le sens psychologique de ceux-ci, la raison profonde de leurs agencements si variés, et, enfin, le mouvement général de leur évolution.

Il est un autre élément qui a attiré l'attention des folkloristes. Ce sont les rapports qui existent entre les grandes créations sociales et notamment les grandes synthèses religieuses, avec ce fond amorphe de la psychologie collective, cet ensemble d'états presque permanents de la vie mentale, qui se transmet de génération à génération, sans modification profonde. Et nous croyons que ce fond permanent constitue les matériaux qu'utilisent les grandes formations sociales à leurs débuts, et où rentrent les fragments épars de tout système disloqué et défunt. Il reste à chercher l'origine de chacun de ces matériaux que nous trouvons agencés dans les grands systèmes, ou que nous voyons continuer à vivre à l'état de superstition, de tradition populaire ou de survivance dans tous les milieux sociaux, aussi bien dans l'aristocratie que dans la plèbe. Certains d'entre eux trouvent leur origine, comme nous l'avons dit, dans les grands systèmes

effondrés, d'autres au contraire, répandues sous des formes diverses parmi les peuples les plus éloignés dans l'espace et le temps, semblent faire partie du fond originel de l'humanité et constituer ainsi des documents précieux pour l'analyse psychologique des débuts de l'espèce humaine.

Il reste un dernier point sur lequel je voudrais attirer votre attention. La psychologie moderne s'occupe activement de l'étude de ces phénomènes étranges et mystérieux, de ces états psychologiques supranormaux, tels que la prémonition, la vision à distance, la transmission directe de la pensée et quelques autres encore. Je crois que tout le monde est d'accord pour admettre que, psychologiquement tout au moins, il y a là quelque chose qui mérite l'examen. Or ces phénomènes étaient connus dans les temps anciens et certains peuples primitifs leur ont accordé une importance très grande. Il s'agirait de les suivre à la trace, d'analyser leurs manifestations et de préciser leur rôle, probablement plus important qu'on ne l'a cru jusqu'ici.

Voilà, Mesdames et Messieurs, un programme extrêmement vaste, tellement vaste même qu'il ne pourrait être réalisé, même sommairement, qu'après des années et des années de travail d'un groupe important de travailleurs, qui, d'accord sur la méthode, se seraient spécialisés chacun dans un domaine particulier. Mais toute pierre apportée est utile et trouvera son emploi tôt ou tard.

L'histoire de la philosophie cherche à établir la genèse et l'évolution de nos activités mentales, elle établit les transformations qu'ont subies les éléments de notre activité psychique, telles que l'idée de cause, de loi, du sens moral et esthétique, du sentiment juridique et religieux. Quand elle se borne à étudier les écrits des philosophes elle part d'une construction déjà achevée et se borne à en voir les modifications superficielles. Elle ne peut voir directement comment nos ancêtres les plus lointains concevaient la causalité et quels en furent les éléments formateurs. Ici la méthode comparée sera d'un grand secours. Elle nous indiquera comment les peuples restés dans un stade culturel primitif conçoivent la *cause* ou du moins ce qui y mène. Nous aurons alors quelques indications au sujet des éléments psychologiques, assez complexes qui ont contribué à sa formation.

Nous pouvons dire la même chose en ce qui concerne l'idée de loi, conjugaison de l'idée de régularité et de nécessité. Deux phénomènes qui ont leur histoire et dont la liaison varie dans des proportions assez grandes. La méthode comparée nous dira comment ces phénomènes ont été compris par la logique analogique primitive, par la mentalité animiste, pour arriver finalement à la conception scientifique.

Mais où l'ethnologie se montrera peut-être plus féconde encore, c'est lorsqu'on cherchera l'origine des grands sentiments. Elle nous montrera l'évolution complexe et les formes bizarres du sentiment religieux, le totémisme, par exemple, qui a fait l'objet de tant de travaux importants, elle

indiquera les formes rudimentaires du mysticisme, elle cherchera les origines des grandes manifestations morales, notamment de cette question si controversée de la prohibition de l'inceste.

Mais en dehors de cela que de problèmes, que d'éléments de comparaison dans les usages, coutumes, lois, croyances, superstitions, obligations et sanctions sans nombre, et ce sera, je pense, un des points essentiels pour nous que d'en établir un programme aussi complet que possible.

Par la force des choses, le Congo belge sera l'objet principal de nos investigations, bien que nous aurons soin de ne pas nous imposer de restrictions ; ce serait manquer au principe même que nous invoquons : la méthode comparée.

Nous aurons donc à former à notre usage un canevas de la vie des peuples bantous qui puisse nous servir d'aide-mémoire pour les interrogatoires auxquels nous comptons soumettre les résidents ou les voyageurs. Nous pourrions nous partager la besogne suivant nos préférences ou nos connaissances personnelles et nos recherches mêmes nous obligeront à étendre notre questionnaire. Nous demanderons le concours des préhistoriens et des spécialistes des fouilles de manière à instruire en ce domaine les Africains qui voudraient bien s'y intéresser, nous demanderons aux anthropologues de nous documenter sur la parenté physique des peuples africains et sur leurs migrations ; nous tenterons d'obtenir la collaboration d'un psychologue de laboratoire afin qu'il indique les tests et les expériences utiles qu'un résident pourrait faire ; l'un d'entre nous s'occupera du folklore, un autre des religions, d'autres enfin de la médecine, du droit, de l'art et de l'économie.

Nous espérons qu'une collaboration active donnera de beaux résultats.

Mais conjointement à ce travail nous pouvons, et devons même, tâcher de trouver des correspondants à l'étranger et je propose à la Société d'anthropologie d'adresser un appel à ses membres pour qu'ils essayent de nous mettre en contact avec des Belges habitant les pays lointains et qui sembleraient capables de collaborer à notre effort. M. Olbrechts, chargé du service ethnographique des musées d'art et d'histoire, m'a assuré du concours de plusieurs ethnographes américains qui nous documenteraient sur la vie des Indiens du nouveau monde.

Un problème est celui-ci : que ferons-nous des études achevées ? Nous les soumettrons évidemment d'abord à la Rédaction du Bulletin de la Société d'Anthropologie ; je crois ne pas trop m'aventurer en disant, que si ce bulletin, pour une raison ou une autre ne pouvait en entreprendre la publication, la Société de géographie serait disposée à publier des études de ce genre ; il y a en outre le bulletin du musée du Congo ou la Revue Congo pour notre colonie et le bulletin des américanistes pour les Indiens du nouveau monde. D'ailleurs la question peut paraître un peu



prématurée, mais cependant il peut être utile de dire que des études de ce genre ont chance de ne pas rester enfouies dans les tiroirs.

En attendant que nous ayions formé notre questionnaire ou suscité des travaux ne restons pas inactifs. Rappelons-nous le bel aphorisme de Goethe : au commencement était l'Action. Commençons par agir et cherchons parmi nous ceux qui pourraient nous faire des communications sur des questions d'ethnographie. Je sais que notre Président, M. Van den Broeck a une rare documentation sur cette race si curieuse des Aïnos ; peut-être voudrait-il bien nous entretenir à ce sujet si une voix plus autorisée que la mienne le lui demandait ; le R. P. Van Durme ou M. Mortier ont bien des choses à nous dire sur la mentalité et les usages de la Chine, M. Lavachery sur l'art nègre et vous désignerez d'autres savants encore. Je crois qu'il suffit de vouloir pour que nous commençons à vivre immédiatement.

---

### *Discussion.*

M. SMETS demande si la section dont il vient d'être parlé ne manifestera son activité que sous la forme de présentation de travaux aux séances de la Société.

Plusieurs membres prennent part à la discussion.

Il est décidé que les auteurs de la proposition s'efforceront de créer une section pouvant organiser des séances spéciales auxquelles tous les membres de la Société pourront assister qu'ils soient inscrits ou non dans la section. Les travaux de celle-ci ne seront publiés dans le Bulletin de la Société que s'ils ont été communiqués et discutés au cours des séances de celle-ci et s'ils sont conformes au règlement d'ordre intérieur.

---